

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

A P 21
N 8
C
P
R

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES.

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

A O U T

1er Volume, 15eme et 16eme Livraisons.

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P. G. DELISLE

1882

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Le doute et la foi.....A. M.
2. Chronique.....ERNEST GAGNON
3. La poésie française en Canada.....BENJAMIN SULTE
4. Conférence sur la charité.....L'ABBÉ BRUCHÉSI

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire bi-mensuelle paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, par livraisons de 24 pages chacune.

ABONNEMENT - - - \$3.00 par année.

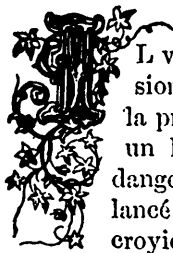
PROPRIÉTAIRE ET ADMINISTRATEUR :

LOUIS-H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945,

Québec.

LE DOUTE ET LA FOI.



L vous souvient sans doute de l'impression que vous avez ressentie lorsque, pour la première fois, vous avez mis le pied sur un léger bateau : vous ne pouviez sans danger essayer de vous tenir debout ; balancé par les moindres flots, vous vous croyiez à tout instant menacé d'être englouti ; la planche fragile semblait se dérober sous vos pieds, et l'abîme était là, toujours menaçant.

C'est là une image assez fidèle de la situation d'une âme qui, abandonnant la terre ferme de la foi, prend place sur la barque du doute : il n'y a plus rien de solide ni de stable pour elle, il n'y a plus de certitude, plus de convictions.

Le pire d'une telle situation, c'est de croire que l'on s'est débarrassé des croyances, comme ferait l'homme qui, se mettant en bateau, prétendrait s'être débarrassé des résistances de la terre ferme.

Et il y a des hommes qui ont été jusqu'à prétendre que le doute pourrait bien être l'acte le plus élevé de l'intelligence humaine, le suprême effort de la science !

Et ils se croient plus hommes à mesure qu'ils s'occupent moins des croyances qui ont soutenu et

réjoui leur jeunesse ! Ils appellent cela “ se dégager des préjugés ! ”

Et ils se croient plus libres parce que leur esprit ne s'attache plus à rien de fixe, et qu'il flotte au gré des vents, comme la voile de la nacelle qui les balance !

Et ils promènent ainsi, sur les flots agités de la vie mondaine, leur esprit vide de croyances, et leur cœur privé des grandes espérances qui soutiennent les héros !

Et ils ne songent plus qu'à *jouir de la vie*, en donnant une pâture abondante à leurs appétits sensuels.

L'esprit et le cœur ne comptent plus, le côté animal reste seul, et devient l'objet unique des préoccupations.

Voilà où nous pousse ce vent du doute qui souffle sans cesse sur nous, et qui, en affaiblissant nos croyances, nous enlève peu à peu nos espérances, et nous ôte tout ce qui constituait le côté solide et sérieux de notre vie.

“ La famille, s'écriait un jour Michelet, au moment où il allait entrer dans le camp révolutionnaire, la famille, c'est l'asile où nous voudrions tous, après tant d'efforts inutiles et tant d'illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous revenons au foyer : y trouvons-nous le repos ? De quoi allons-nous parler à nos mères, à nos femmes, à nos filles ? Des sujets dont nous parlons aux indifférents, d'affaires, de nouvelles du jour, nullement des choses qui tou-

chent le cœur et la vie morale, de religion, de l'âme ou de Dieu. Hasardez-vous à dire un mot de ces choses à table, à votre foyer, dans le repas du soir. Votre mère secoue la tête, votre femme contredit, votre fille tout en se taisant désapprouve. Elles sont d'un côté de la table, vous de l'autre."

Entre elles et vous, il y a le doute ; elles croient et vous ne savez que douter ; elles aiment le bien et l'auteur de tout bien, et vous n'aimez plus rien et ne voulez plus élever votre âme vers Dieu ; elles ont le cœur plein d'espérances, et vous cherchez, dans les jouissances actuelles, à vous passer d'espérances !

" Se passer d'espérances ! Voilà donc, disait l'évêque d'Orléans aux apôtres du scepticisme, voilà donc définitivement où vous voulez, à travers un enchaînement de négations mélancoliques et mystiques, attirer les jeunes esprits ! Voilà les rives heureuses et le ciel étoilé où vous les menez, avec votre poésie entrelacée d'érudition : au doute, à ce nuage fuyant, à cette froide caverne ; au doute sans fond, sans attrait, sans espoir !

" Je l'avoue, j'ai pitié, mais je n'ai pas peur. Ah ! l'humanité ne vous suivra pas ! Dans ses jours de défaillance, elle veut bien quelquefois qu'on remplace une croyance par une croyance plus commode ; mais se donner tant de peine pour se procurer tant de tristesse, passer par l'érudition pour aboutir au vide, entreprendre un si pénible voyage pour aborder à une île déserte !

" Non ! Vous avez beau être le Robinson de cette île, et vous y dresser une maison de bois que vous

appelez la critique, l'orner, l'armer, l'embellir, la peupler de vos imaginations, vous y vivrez seul.

“ Et après quelques années, lorsque vous aurez parcouru votre île dans tous les sens, pour y découvrir des nuances de beauté dont vous serez le seul admirateur, alors vous accepterez la moindre petite nacelle qui vous mènera à votre pays, à la terre ferme, où l'on pense, où l'on croit, où l'on vit.

“ Non, je ne crains point l'émigration du genre humain vers votre île ; mais je crains des naufrages sur ses bords, et c'est mon métier d'avertir les imprudents.” (1)

Ces remarquables paroles de l'évêque d'Orléans se sont déjà réalisées : Emile Littré était l'un des quatre sceptiques de marque à propos desquels avait été écrit, en 1863, l'“Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille ;” c'était le plus illustre représentant de l'école appelée fort improprement *positiviste* ; il a accepté, lui, le secours de la “petite nacelle” qui devait le ramener ; il a franchi heureusement l'abîme du doute qui existait entre lui et sa pieuse famille, et il est mort chrétiennement le 1er juin 1881, à la grande satisfaction de ses véritables amis.

Cette fin chrétienne d'Emile Littré est un grand exemple et une grande leçon.

Qui d'entre vous, jeunes ou vieux sceptiques de nos jours, osera se mettre sur la même ligne intellec-

(1) Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille, page 89.

tuelle que Littré ? Ce qu'il a fait au déclin de sa carrière, il l'a fait dans la plénitude de sa liberté et de ses facultés ; bien mieux, il lui a fallu rompre les chaînes qui, de tant de manières, le retenaient dans le camp des négateurs de tout ce qui est grand et divin. Ce n'est pas un " plongeon " qu'il a fait : il est sorti d'un navire sans boussole, et s'est réfugié au pied du phare établi sur le roc que les flots battent, mais n'ébranlent pas.

Ce sera une histoire intéressante que celle du travail qui s'est accompli dans cette intelligence qui, si longtemps, a régné dans l'école d'Auguste Comte, où il ne s'agissait de rien moins que de fonder une société nouvelle, une religion nouvelle, une constitution nouvelle, une science nouvelle ! Cette histoire prendra place, nous n'en doutons pas, dans la belle galerie que forme, pour ses contemporains, un auteur fort digne d'attention, l'abbé Baunard, professeur à l'Université catholique de Lille.

Dans un premier volume, édité en 1882, M. Baunard présente à notre contemplation—un russe, le comte Schouvaloff,—un espagnol, Donoso Cortès,—et un français, le général de Lamoricière. Quoique l'auteur veuille se borner aux plus illustres convertis de ce siècle, on voit tout de suite quels développements devra prendre son œuvre, quand il voudra nous mettre en présence de cette multitude d'hommes éminents que la grandeur de leur génie élevait à la hauteur de la vérité, et que l'ardeur de leurs recherches a rendus dignes de la contempler : Faber, Barthe, de Coux, Buchez, de Bussière, Drach, de Hurter, Dubner, Bautain, Overbeck, etc.

A elle seule, l'Angleterre fournit un contingent extrêmement riche, par le nombre et par la valeur de ces ministres anglicans que la ferveur a conduits dans le Puseïsme, et que l'étude et la grâce ont conquis à la vérité catholique. Quelle admirable phalange que celle dont le nom du docteur Newman rappellera toujours le souvenir ! Quel tableau que l'histoire de ce "Mouvement" qui s'est produit au sein de "l'Eglise établie," de ces recherches laborieuses et persévérantes dont l'ancien pasteur de "Saint-Mary-the-Virgin" nous fait le récit dans son magnifique ouvrage : *Histoire de mes opinions religieuses* ! Quel charme on goûte à la lecture de ce livre dû à la plume de celui qui fut sans contredit le plus grand écrivain de l'Eglise anglicane, et qu'on nomme aujourd'hui "le cardinal Newman !"

Ici se présente une réflexion toute naturelle : y a-t-il un seul de ces hommes éminents qui, après avoir embrassé la foi de l'Eglise romaine, après avoir pratiqué et expérimenté la religion catholique, se soit repenti de sa démarche, et ait déclaré qu'il s'était trompé ? Pas un !

Et ces grands convertis ne deviennent pas seulement d'humbles disciples de cette religion sévère ; ils sont venus à nous avec leur ardeur, ils se transforment en apôtres ; ayant parcouru le chemin, ils se sentent une aptitude spéciale pour tendre la main à ceux qui furent leurs compagnons dans l'erreur, et pour les aider à suivre, eux aussi, la voie qui mène à la vérité.

Ce n'est pas d'ailleurs à un entraînement d'enthou-

siasme que cèdent ces hommes pleins de droiture : ils agissent sous l'impulsion d'une conviction calme et toujours croissante. Ecoutez l'un d'eux :

“ Du jour de mon entrée dans l'Eglise romaine, dit Moore Capes, ancien curé anglican à Bridgewater, je me suis trouvé comme un homme secouant les liens qui le captivaient dès son enfance. Je sentais pour la première fois la plénitude de ma liberté et des facultés de mon âme.

“ Comme l'aiglon qui s'élance pour la première fois de son nid aérien, plane d'un vol assuré dans l'étendue immense, ainsi ma raison, soulevée d'une aile libre et ferme, contemplant avec bonheur ce système religieux, vaste et harmonieux, qui seul, parmi toutes les religions de la terre, est ce qu'il doit être, rien de plus, rien de moins.

“ Je contemplais cet ensemble imposant de doctrine et de morale, où tout se lie et s'enchaîne sous des règles immuables, comme la loi de la pesanteur dans l'univers... Plus je le considère, plus il charme et affermit ma foi.

“ Et si je suis esclave, c'est par la vérité que je suis subjugué ; et si je suis fasciné, c'est par l'irrésistible éclat d'une beauté sans tache.

“ ... Comme un enfant qui se repose sur le sein de sa mère, se presse sur son cœur avec cette affection qu'on n'a que pour une mère, regarde dans ses yeux pour y lire l'amour qui est sa douce joie, ainsi j'aime l'Eglise comme la mère de mon âme.

“ Je n'ai qu'une seule crainte, la crainte que mon cœur ne soit infidèle à celui qui m'a béni de cette bénédiction indicible.

“ Je ne connais qu'un seul mystère : c'est que j'aie été appelé, moi, à cette béatitude du repos, tandis que des milliers d'âmes sont encore errantes sur l'océan agité du monde, s'efforçant d'atteindre le rocher, et de s'abriter contre la tempête.” (1)

Quel contraste entre cette tranquillité sereine et l'agitation stérile des soi-disant *libres-penseurs*, lesquels, par une sorte d'ironie du nom qu'ils prennent, ne se croient pas libres de penser qu'ils diffèrent beaucoup de l'animal, qu'ils ont une âme capable de mérite et de démérite, et qu'il existe un Dieu, créateur et maître de toutes choses, à qui nous devons rendre compte de l'usage que nous aurons fait de notre liberté !

Vous venez d'entendre le témoignage d'un homme qui est passé du doute à la foi, de l'erreur à la vérité. Écoutez maintenant les aveux d'une âme qui a connu le bonheur de croire, et qui s'est ensuite lancée dans le tourbillon d'une vie indépendante de toute croyance religieuse ; il s'agit de madame Georges Sand, racontant les joies de sa première communion ; c'est à la fois un tableau intéressant et une belle page littéraire.

(1) *Quatre années d'expérience dans la religion catholique*, par J.-M. Capes, de l'Université d'Oxford.

“ Ce jour me parut le plus beau de ma vie, tant je me sentis pleine d’effusion et en même temps de puissance dans ma certitude.

“ Je ne sais comment je m’y prenais pour prier : les formules consacrées ne me suffisaient pas ; je les lisais pour obéir à la règle, mais j’avais ensuite des heures entières où seule, dans l’église, je priais d’abondance, répandant mon âme au pied de l’Eternel, et avec mon âme, mes pleurs, mes souvenirs du passé, mes élans vers l’avenir, mes affections, mes dévouements, tous les trésors d’une jeunesse embrasée, qui se consacrait et se donnait sans réserve à une idée, à un bien insaisissable, à un rêve d’amour éternel.

“ ...Quelle flamme ce sentiment n’allume-t-il pas dans un cœur vierge ! Quiconque a passé par là sait bien que nulle affection terrestre ne peut donner de pareilles satisfactions intellectuelles.

“ Ce Jésus est un ami, un frère, un père, dont la présence éternelle, la sollicitude infatigable, la tendresse, la mansuétude infinie, ne peuvent se comparer à rien de réel et de possible.

“ Il se passa alors six mois qui sont restés dans ma mémoire comme un rêve, et que je ne demande qu’à retrouver dans l’éternité pour ma part du paradis.

“ Mon esprit était tranquille. Toutes mes idées étaient riantes. Il ne poussait que des fleurs dans mon cerveau, naguère hérissé de rochers et d’épines.

“ Je voyais à toute heure le ciel ouvert devant moi ; la Vierge et les anges me souriaient en m’ap-pelant ; vivre ou mourir m’était indifférent. L’em-pyrée m’attendait avec toutes ses splendeurs, et je ne sentais plus en moi un grain de poussière qui pût ralentir le vol de mes ailes.

“ La terre était un lieu d’attente, où tout m’aidait et m’invitait à faire mon salut. Les anges me por-taient sur leurs mains comme le prophète, pour em-pêcher que, dans la nuit, mon pied ne heurtât la pierre du chemin...

“ Chaque fois que je priais, je retrouvais mes élans d’amour... Je communiais tous les dimanches et à toutes les fêtes, avec une incroyable sérénité de cœur et d’esprit.

“ J’étais libre comme l’air dans cette vaste et douce prison du couvent. Je traînais tous les cœurs après moi : tant il est facile d’être parfaitement aimable quand on se sent parfaitement heureux ! ” (1)

Voilà donc un fait également attesté, et par les esprits qui sont passés du doute à la foi, et par ceux qui ont déserté la foi pour se jeter dans le scepticisme : le règne de la foi dans une âme est une période de paix, de liberté et de bonheur, même avec les priva-tions et les épreuves.

Le règne du doute est-il réellement un allégement, un débarras de toute entrave, la suppression de toute

(1) Madame George Sand : *Histoire de ma vie*, tome I.

peine, enfin une période de paix, de liberté et de bonheur ? M. Édouard Laboulaye nous répond, dans ses *études morales-et philosophiques* :

“ Quand, à la suite de guides aussi savants, j'ai traversé cette mêlée de doctrines, au sortir de ce bruit et de cette poussière, je me trouve plus instruit sans doute, et cependant je me sens triste et découragé. Involontairement, je pense à Faust, et à cette science qui, en nous enseignant que nous ne pouvons rien savoir, nous ôte toute croyance, toute joie, tout amour.

“ Las et abattu comme un homme accablé par un rêve pénible, j'ouvre l'Évangile ; il me semble que je sors de l'empire des ombres pour entrer dans le royaume de la vérité. Ce langage familier, qui a charmé mon enfance, m'étonne par sa profondeur ; j'y vois, j'y sens une science qui dépasse de bien loin toutes les conceptions humaines.

“ Après dix-huit siècles, la sagesse humaine nous ramène aux doutes d'un monde expirant ; après dix-huit siècles, le Christ nous parle de Dieu, de notre âme, du salut, de la liberté, du devoir, de la justice, comme s'il venait d'entendre notre voix émue, comme s'il répondait au cri de notre cœur troublé !

“ Voyez ce que Hegel a péniblement enfanté après une vie de méditations et de recherches ; étudiez ces constructions tourmentées ; suivez la subtilité de ces raisonnements, où les mots prennent la place des choses. Et maintenant prenez l'Évangile, et lisez au hasard un discours du Christ ; cherchez-y, non pas un dogme, mais une philosophie. Mettez sans


crainte, à côté de Spinoza et de Hégel, la douce et sereine figure de Jésus. Où est l'idéal du beau, du vrai, du bien ? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les plus petits ? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen ? Où est la vie, où est l'espoir ? Encore une fois, oubliez votre église ou votre école, et regardez froidement.

“ Les systèmes de Spinoza n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hégel est mort et ruiné, comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie est debout ; dix-huit siècles l'ont si peu usée que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre. C'est la doctrine de Celui qui seul a pu dire aux hommes : “ Si vous tenez à ma parole, “ vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira (Saint Jean, VIII, 32). ”

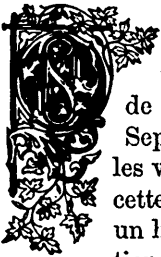
Deux mots résumeront cette étude : le doute produit en nous le trouble, l'impuissance, la torture ; la foi nous donne la paix, la liberté, le bonheur.

A. M.

Québec, 1er août 1882.



CHRONIQUE



N me demande une chronique, et l'on me dit de m'inspirer, par anticipation, de septembre et de la chute des feuilles. Septembre voit rougir les feuilles, mais il les voit à peine tomber : je commence par cette affirmation toute positive qui indique un homme peu accessible aux tendres émotions que l'on semble vouloir provoquer.

Qu'elles soient vertes ou rouges, sur les rameaux des arbres, ou que, jaunes et desséchées, elles jonchent le chemin ou soient emportées par le vent, les feuilles ne me disent plus rien. Pour moi le bocage est toujours sans mystère, le rossignol toujours sans voix.

Et pourtant, que de souvenirs me rappellent la chute des feuilles et *la pâle Automne*, comme parlait Delille ! C'est en foulant aux pieds les feuilles jaunes tombées des grands arbres, aux enivrantes senteurs des champs de chaume et des jardins mordus par la gelée blanche, que, tout enfant, je me surpris un jour rêvant un orchestre aux mille timbres variés, que je dirigeais avec une exaltation, une *furie* inénarrable ! Les pauvres feuilles mortes, je les refoulais, je les

frappais du pied, de mon pied brutal, que le rythme commandait. Je les blessais, et pourtant c'étaient elles qui faisaient vibrer si étrangement mon âme, qui la jetaient dans cette ivresse musicale que je n'oublierai jamais !

Les feuilles mortes me rappellent encore une après-midi délicieuse que je passai, bien des années plus tard, au Petit Trianon, à Versailles. Je venais d'assister à une séance du procès de Bazaine, que j'avais vu entouré de soldats, et je me reprochais presque de tant jouir de la liberté, du soleil clair et doux, de l'air pur chargé de ce parfum particulier qui est un des charmes des beaux jours de l'automne.

! Les feuilles mortes de Versailles furent les dernières dont je compris un peu le poétique langage.

*
* * *

Je veux bien cependant parler de septembre, mais c'est l'histoire en main que je le ferai.

La date historique la plus éloignée qui se rapporte à Québec, remonte au mois de septembre 1535. C'est le 14 septembre de cette année mémorable que Jacques Cartier arriva à Stadaconé, au confluent du grand fleuve de Canada et de la petite rivière Cabir-Coubat, avec ses vaisseaux. C'était le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, et Jacques Cartier donna à Cabir-Coubat le nom de *rivière Ste-Croix* à cause de cette circonstance. Plus tard, ce nom fut changé en celui

de *St-Charles*, en l'honneur de messire Charles Des Boues, grand vicaire de Pontoise.

Jacques Cartier avait découvert l'embouchure du Saguenay le 1er septembre de la même année.

L'automne de 1535 vit donc arriver les premiers blancs qui soient venus à Québec. Ils se firent un retranchement sur la rive gauche de la petite rivière Lairet, près de l'endroit où celle-ci se jette dans la rivière *St-Charles*, vis à vis la Pointe aux lièvres. Ils hivernèrent dans cet endroit, à l'abri de deux de leurs vaisseaux, la *Grande Hermine* et la *Petite Hermine*, et de leur retranchement.

Le 3 mai 1536, Jacques Cartier fit planter à ce même endroit, une grande croix d'environ trente-cinq pieds de hauteur, au croisillon de laquelle il fit attacher un écusson aux armes de France avec l'inscription suivante : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat.*

Quatre-vingt-dix ans plus tard, le site du premier hivernement des Français sur la terre canadienne devint le site du premier monastère des missionnaires Jésuites. Ceux-ci en prirent possession dans une cérémonie solennelle qui eut lieu le 23 septembre 1625. " Ce lieu, dit le P. Martin, portait le nom de fort Jacques-Cartier, en mémoire de ce navigateur célèbre qui l'avait illustré quatre-vingt dix ans auparavant par son courage et sa piété..... Il était situé tout près du couvent (des Récollets), mais de l'autre côté de la rivière *St-Charles*, au point où le Lairet lui verse le tribut de ses eaux."

Ainsi, un triple souvenir s'attache à la pointe de terre située au confluent de la rivière St-Charles et de la rivière Lairet :

C'est le site du premier hivernement des blancs sur la terre du Canada ;

C'est le lieu où Cartier fit arborer le signe de la Rédemption, en face de l'antique Stadaconé ; ^[1]

C'est le coin du sol canadien d'où partirent les premiers héros de cette grande épopée qui s'appelle les Missions des Jésuites dans la Nouvelle-France.

* * *

Il y a quelques années, un Belge, M. le comte d'Arschot, fit construire ou restaurer un bâtiment en cet endroit, et y fit fonctionner une fabrique d'amidon.

La féculerie du comte d'Arschot ne fut en opération que fort peu de temps. Elle dut être fermée, faute de capitaux.

Aujourd'hui le site du fort Jacques-Cartier et de

(1) Cartier avait fait élever une croix à l'entrée du bassin de Honguedo ou Gaspé le 24 juillet 1534 ; il en avait fait planter une autre sur une des îles de l'embouchure du St-Maurice le 7 octobre 1535

la première habitation des Jésuites fait partie d'un terrain assez considérable qui est la propriété de M. Parke, père du docteur Parke, de Québec, et on me dit que l'on pourrait faire l'acquisition de la pointe du " fort " pour une somme comparativement minime.

Quelque société nationale ou littéraire pourrait peut-être acheter ce terrain, et le soustraire à toute destination autre que celle de rappeler les grands souvenirs qui s'y rattachent; mais il faudrait se hâter: l'industrie s'empare des propriétés avoisinantes, et pour peu que l'on tarde à mettre ce coin de terre à l'abri d'une exploitation profane, il sera trop tard.

Au mois de septembre 1885, il y aura trois siècles et demi que Cartier et ses compagnons arrivèrent à Québec. A cette occasion, ne pourrait-on pas construire une croix en tout semblable à celle que Jacques Cartier fit élever en face de Stadaconé, avec l'écusson fleurdelisé et l'inscription *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat?* et ne pourrait-on pas, dans une grande et solennelle démonstration, arborer cette croix sur le site même où fut élevée la première, le site du premier hivernement des Européens en Canada ?

Mais il faudrait auparavant faire l'acquisition du terrain.

Il est possible qu'aucune société, littéraire ou autre, ne soit en état de prendre soin d'une propriété de ce genre. Si la gratitude n'était pas, de nos jours, comme une monnaie sans valeur, je proposerais de

faire une souscription nationale, d'acheter ce terrain, de le donner aux Révérends Pères Jésuites, de leur en confier la garde à perpétuité, et de rendre ainsi hommage à la mémoire des Pères de Brébeuf, Masse et Charles Lalemant, qui y construisirent le premier monastère de la Compagnie de Jésus *au pays de Canada*.

Il y aurait vraiment une fête charmante à faire à l'occasion de ce septième semi-centenaire du premier voyage de Cartier à Stadaconé et à Hochelaga. M. Chauveau pourrait, en cette circonstance, nous entretenir du "roi Donnacona", et du promontoire où était bâti son "palais d'écorce." M. J.-C. Taché pourrait donner une conférence sur le pays des Hurons, *avec pièces en mains*, les pièces du précieux musée huron dont il a fait cadeau à l'Université Laval. M. Routhier nous montrerait Cartier visitant pour la première fois les sauvages d'Hochelaga, dont il n'entendait pas le langage, et leur lisant la Passion de Notre-Seigneur et l'évangile selon saint Jean. M. Benjamin Sulte ferait remarquer que le découvreur malouin fit planter une croix à l'embouchure de la rivière de Fouez (aujourd'hui le Saint-Maurice) dès 1535, et que, par conséquent, Trois-Rivières est de beaucoup la plus vénérable des villes du Canada. M. Thomas Chapais nous ferait voir la France monarchique de nos pères, avec ses vertus et ses faiblesses, sa sainteté et ses vices, toujours croyante cependant, et ne cherchant jamais à détruire la foi dans les âmes. L'abbé Verrault prouverait que les sauvages d'Hochelaga faisaient usage du tabac, du *pétun*, bien avant les Français, et il les montrerait *faisant poudre*

de la dite herbe, la plaçant dans un cornet, et s'emplissant le corps de fumée, au grand étonnement de Cartier et de ses compagnons. L'abbé Casgrain parlerait des Récollets, des Jésuites et des Hospitalières; il dirait aussi les étonnantes révélations de la Mère Marie de l'Incarnation... Mais n'anticipons pas.

Au reste, bien des feuilles tomberont encore dans la forêt avant le 14 septembre 1885, et il n'y a pas que les feuilles des arbres que le temps fasse mourir...

ERNEST GAGNON.



LA POÉSIE FRANÇAISE EN CANADA

(*Suite et fin*)



INGT-CINQ ou trente publicistes français ont parlé de nous depuis trois ou quatre ans. S'ils deviennent curieux de statistiques littéraires, voici ce que nous pourrons leur exposer :

En tous genres, les Canadiens-français ont produit six cents volumes, plus douze cents brochures, sinon davantage.

Une centaine de ces auteurs sont encore vivants. Voici quelques notes sur eux : Quarante journalistes dont vingt-sept ont publié des livres. Sur trente-deux personnes qui ont fait des travaux d'histoire, dix-huit ont également imprimé des vers. Sur trente poètes, la moitié au moins ont donné des conférences ou traité de matières d'actualité. Ces trois classes, journalistes, historiens, poètes, dominent partout dans les cercles littéraires.

Le groupe de Québec a longtemps été le plus nombreux : celui de Montréal le balance aujourd'hui.

Nous avons douze critiques ou chroniqueurs ; huit écrivains de matières religieuses ; huit d'économie politique ; huit romanciers et conteurs de légendes ; sept qui traitent des questions de Droit ; cinq qui ont écrit des voyages ; cinq ont fait des traductions importantes ; trois archéologues ; deux auteurs de grands dictionnaires : sept ont composé des glossaires ; quatre auteurs de cartes géographiques et historiques—et seize qui s'occupent de science en général ou de musique, de théâtre, contes, fables, beaux-arts.

Existe-t-il ici un bohème, selon le terme consacré en France ? Non. Deux ou trois auteurs éprouvent un peu de gêne—les autres gagnent honorablement

Un pain qui suffit au jour.

(Lamartine).

Plusieurs sont même fort à l'aise. A part la profession de journaliste, on voit vingt prêtres, dix-huit ou vingt avocats, et quarante fonctionnaires publics, soit sous le contrôle d'Ottawa, soit sous celui de Québec. Il est évident que l'Etat protège les lettres.

La liste suivante embrasse, sauf erreur, tous les noms connus dans l'espace de plus de cent ans. Les poètes sont indiqués par un astérisque :

Avant 1740.—Taché * Marchand *.

Avant 1780.—Quesnel. * Les auteurs des chansons de la guerre de Sept Ans et de bien d'autres couplets populaires nous sont inconnus.

Avant 1820.—Plamondon * Bibaud * Mermet *

Perrault. De 1806 à 1830, beaucoup de vers publiés, presque tous sous l'anonyme. C'était le bon temps des épigrammes.

De 1820 à 1830.—Berthelot, Bédard * Cadieux, Chaboillez, Faribault, Labrie, Mondelet * Morin * Parent * Viger *.

De 1830 à 1840.—Angers * Aubin * Barthe * Cartier * Chauveau * De Boucherville, Derome * Garneau * Gingras, Laviolette * Meilleur, Petitclair, Turcotte *.

De 1840 à 1850.—Bellemare, Cauchon, Cherrier * Doutre, Ferland, Gérin-Lajoie * Huot * Lacombe, La Ponterie, L'Écuyer, Lenoir * Letourneux, Lévesque * Lévesque, Marchand, McDonell, Olivier * Painchaud, Pilote, Plamondon * Soulard * Taché *.

De 1850 à 1860.—Barthe, Boucher, Boucher. Bourrassa * Casgrain * Crémazie * De Bellefeuille, De Fenouillet, Dessaulles, Drapeau, Fabre, Fiset * Fréchette * Garneau * Huguet-Latour, Laberge, Langevin, La Rue, Laverdière, Marsais * Provancher, Royal, Sempé * Stevens * Taché, Verreau.

De 1860 à 1870.—Augé * Baillairgé, Baudry * Beausoleil, Bédard, Bégin, Bélanger * Blain de Saint-Aubin * Blanchet, Bois, Buies, Cassegrain * Chandonnet, Dansereau * Darveau, David * De Cazes, De Celles, De Gaspé, De la Bruyère, De Montigny, Desmazures, Desjardins, Donnelly * Doutre, Dunn, Faucher * Fortin, Fréchette * Gagnon * Gélinas, Genand, Gérin, Gladu, Gingras, Labelle * Labelle, Lafèche, Langelier, Legendre * Lemay * Le Moine, Lesage,

Lusignan, Marchand * Malouin, Marmette, Maurault, Montpetit, Morceau, Mousseau, Nantel, Ouellet, Oimet * Provencher, Pelletier, Prud'homme * Racine, Raymond, Renault, Routhier * Taché, Tanguay, Tassé, Trudelle * Trudelle, Turcotte. ^[1]

De 1870 à 1880—Barnard, Beauchemin * Beau-grand, Caouette * Caron * Carrier, Chapman * Chouinard, De Guise, Desrosiers, Dick, Dionne, Evanturel * Fontaine, Gagnon, Gélinas, Genest, Gingras * Guay, Houde, Huot * Jolicœur, Lacombe, Laflamme, Lareau, Le Vasseur, Marceau * Marsil, * Poirier * Poisson * Prendergast, * Tardivel, Tarte, Tremblay.

Total : cent soixante et quinze noms, sur lesquels soixante et sept ont signé des vers.

Parmi ces écrivains, il en est qui ont produit à peine cinquante pages, mais ces travaux se retrouvent dans nos recueils, et ils ont exercé ou exercent encore une certaine influence sur le goût de ceux qui cherchent à se former.

Dans la sphère de l'érudition, il faut citer la recherche fructueuse des documents pour servir à l'histoire du pays. Ce mouvement, qui prend des proportions, a été secondé, dans le cours de ces dernières années, par quelques Français, au nombre desquels MM. Rameau, Margry, de Bonnechose, l'abbé Faillon et le Père Martin sont les premiers.

Plusieurs ouvrages anciens, de haute valeur histo-

(1) M. Sulte oublie son propre nom. [*Note de l'Éditeur.*]

rique, ont vu le jour tout récemment : les voyages de Champlain, le journal des Jésuites, le mémoire de Nicolas Perrot, l'Histoire du Montréal, les Relations des Jésuites, les Lettres de la Mère de l'Incarnation, le Règne Militaire, les chroniques des Ursulines, l'Invasion de 1775, le voyage de Kalm, pour ne citer que les principaux.

Un auxiliaire notable du développement littéraire dans la province de Québec a été, depuis trente ans, l'établissement de cercles appelés Instituts, nom prétentieux peut-être, mais qui ne fait pas de mal à la chose. Nous en avons eu quinze ou vingt, et tous ont produit quelques hommes d'avenir. Ces petits sanctuaires des lettres, très humbles en apparence, engendrent le désir de la lecture et de l'étude ; ils fournissent aux débutants mille occasions d'entrer en rapport avec le public. On y lit invariablement des manuscrits originaux—rien de ces *penny readings* dont se contente la population anglaise du Canada.

Outre les livres réunis dans huit ou dix institutions de la province de Québec, nous comptons plusieurs bibliothèques particulières dignes d'attention. M. Chauveau est le plus riche en ce genre. Ensuite viennent Baby, Bois, Danscreau, Dion, Dunn, Le Moine, Garneau, Verreau, ^[1] et quelques autres qui possèdent de trois à six cents volumes se rattachant à l'histoire du Canada ou écrits par des Canadiens.

Les Canadiens-français ont l'avantage de lire l'anglais, ce qui, assez souvent, multiplie la somme de

[1] M. Sulte oublie sa propre bibliothèque. (*Note de l'Éditeur.*)

leurs connaissances. Leurs bibliothèques renferment les bons ouvrages des deux races. Il en résulte que nous constituons une seconde Russie pour les lettres françaises, avec une teinte de l'esprit britannique. Quelque chose de nouveau, enfin.

*
* *

Les sources d'inspirations où puisent habituellement ces écrivains sont l'histoire du Canada et de l'Amérique du Nord, les questions politiques, commerciales et autres qui se présentent à l'ordre du jour—en un mot toutes les pensées se concentrent vers le but national.

Les courageux pionniers qui ont inscrit leurs noms sur le monument que surmontera un jour la statue des lettres canadiennes se sont obstinés à reproduire le type canadien.

Avant Crémazie, Garneau et Chauveau avaient fourni chacun leur étape, indiquant ainsi la route à suivre. Tous trois ont poursuivi avec ardeur l'inspiration canadienne ; ils n'ont jamais songé à se faire auteurs que pour parler de leur pays.

Avant tout soyons Canadiens !

Si, depuis vingt-cinq ans, nous n'avons pas créé un large et profond courant littéraire, c'est parce que nous ne sommes pas mûrs comme nation. Toute chose vient en son temps. On s'aperçoit, néanmoins, que les écrivains proprement dits ont déjà exploré un vaste terrain et posé une infinité de jalons, que

leurs successeurs, en des jours plus prospères, seront bien aises de retrouver et de suivre. Mais ces successeurs qui seront-ils ? Sont-ils nés ? Ils apparaîtront à l'heure propice—peut-être dans dix ans ; peut-être plus tard.

La France est venue à notre secours en parlant de nos poètes avec affection, et en couronnant celui qui était déjà le plus en évidence. Nous en augurons un relèvement parmi nos compatriotes. Le Parnasse va se réhabiliter aux yeux des personnes nées sous cette influence secrète dont parle Boileau.

On dira peut-être que nous habitons un pays trop froid pour les muses. Ce sont des Parisiens frileux qui font courir ce bruit. Nos hivers sont moins longs et moins désagréables que ceux de "l'Ile de France," et quant à nos étés, les tropiques seuls les surpassent en ardeur et en beauté. Nous avons tout le temps qu'il faut pour recevoir le feu du ciel et le rendre en vers et en prose. La parole animée, le geste vif, le mouvement et l'élan sont choses aussi communes à Québec et à Montréal qu'à Marseille. Pour nous les Parisiens sont froids, tout simplement. Ils parlent de notre pays comme Jules César parlait de la Gaule. Les Gaulois sont devenus d'assez bons poètes.

Que notre poésie reflète la neige et le soleil, nous n'y voyons pas de mal. Qu'elle se permette d'assouplir les anciennes formes classiques, c'est pour le mieux. Le romantisme avait du bon, nous nous en sommes comparés, mais en le soumettant à l'épreuve du froid—

pour le tremper. Le *Oiseaux de Neige* ⁽¹⁾ sont aussi gentils que les hirondelles.

* * *

Ceux qui ont le talent, le feu sacré, doivent étudier et acquérir, observer et approfondir leur entourage—nature, hommes, événements—notre Canada, en un mot. C'est dur le travail; il faut lutter pour atteindre un grand but, mais aussi quelle récompense! Dans tout personnage qui s'élève il y a une côte de vache enragée, a-t-on dit.

Ce mot renferme mille consolations.

Jeunes gens qui limez des vers, qui pétrissez de la prose, qui pénétrez dans les livres sérieux, qui, en un mot, lisez du solide, ne redoutez pas l'avenir—il est à vous, plus sûrement que les biens de votre famille, et vous le tiendrez plus longtemps et mieux que les faveurs des grands du jour. On ne ruine pas un cerveau bien meublé.

L'avenir est à la jeunesse. Oui! aux jeunes gens qui travaillent. Cela est facile à concevoir—quoique généralement, on en tienne peu de compte. Il ne suffit pas de s'être donné la peine de naître. Nous avons devant les yeux un héritage.....à gagner. Les aspirants, les prétendants et les soupirants sont nombreux; seule une petite phalange est d'avance assurée du succès—ce sont les travailleurs, les piocheurs, les veilleurs. La réussite finale est à ce prix. Deux fois deux font quatre. Se frayer une carrière,

(1) C'est le titre du volume de M. Fréchette couronné par l'Académie.

c'est opérer d'après un calcul mathématique. Celui qui se prépare en conséquence non seulement sera prêt au moment décisif, mais il arrivera que l'on aura besoin de lui, qu'on ira le prendre par la main, parce qu'il sera devenu nécessaire. C'est ce qui a eu lieu à l'égard de nos hommes les plus marquants dans tous les genres. Aux yeux du vulgaire, ils passent pour avoir eu du talent et de la chance. Soite excuse de la paresse. Le talent est une maigre affaire en soi—qu'est-il sans le travail? La chance—est-ce que cela existe? Mieux vaut n'y pas croire, et prendre le chemin de ceux qui ont grandi par le mérire et l'étude.

Ce que rêvent les poètes devient réalité. Leur gloire consiste à devancer le temps. Ces hommes "si peu pratiques" tracent la voie pratique dans laquelle s'engagent les générations qui leur succèdent. Ils remuent des idées, ils en font naître, et lorsque l'heure favorable de l'action se présente, on est tout étonné d'avoir été prévenu par eux. C'est ainsi qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Suivez la marche de l'esprit humain depuis Homère, vous verrez que c'est partout et toujours la même chose. Les littératures, qui sont les images des civilisations, commencent et finissent avec les poètes.

BENJAMIN SULTE.



CONFERENCE SUR LA CHARITE

“ Une fleur prouve un Dieu créateur,
une sœur de charité prouve un Dieu
sauveur : la démonstration logique est
presque la même.”

(AUG. COCHIN.)

(Suite et fin)

Je ne désespère donc pas de cette France que la Révolution travaille. Mais s'il devait venir un jour néfaste où elle serait rayée de la carte du monde ; où le drapeau qui accompagna saint Louis aux Croisades, et les couleurs qui flottèrent triomphantes auprès des pyramides d'Egypte ne seraient plus que des souvenirs d'une grandeur évanouie, alors même, messieurs, tout ne serait pas mort. Le nom de la patrie de Vincent de Paul resterait gravé dans tous les cœurs, et quiconque apercevrait, en Europe, dans les deux Amériques, dans les contrées les plus lointaines, la blanche cornette de la sœur de charité, la robe à la Vierge et l'humble bonnet de la Petite-Sœur des pauvres, ou bien l'habit de bure des fils du Vénérable de la Salle, s'écrierait, avec admiration

et avec amour : "Voici la France... oui, c'est la France, c'est toujours la France !" (1)

Vous ne me reprocherez pas, messieurs, de tant parler de la France. Je sais qu'il y aurait aussi bien des choses à dire à la louange des autres peuples ; car la charité est universelle comme l'Eglise, et sur l'empire où elle exerce sa souveraine puissance, *le soleil ne se couche jamais*. Mais ne semble-t-il pas qu'elle a choisi pour son centre le pays de nos pères ? Presque toutes les grandes œuvres de bienfaisance y ont eu leur berceau ; si Rome est la tête du monde, on pourrait peut-être dire que la France en est le cœur !

Mais à deux mille lieues de la vieille Europe, il est une autre France plus jeune, pleine de courage et de vigueur, gardant avec amour le langage, la foi et le souvenir de ses aïeux : cette France, c'est la patrie, et je vais vous en parler.

VII

La patrie ! Ah ! messieurs, son histoire vous est connue ! Vous savez le dévouement, l'esprit de sacrifice, les hautes vertus qui marquèrent ses origines ! Pour en jeter les fondements durables, Dieu ne s'est

(1) Parlant du règlement des Filles de la Charité, Prévost-Paradol a dit : "Si tout ce qui nous entoure était anéanti, et que ce bout de papier survécût seul, il suffirait pour que l'on pût dire de notre pauvre monde : Le souffle de Dieu y a passé." (*Essais de politique et de littérature*, deuxième série, p. 275.)

pas servi de conquérants aventuriers ; il n'a pas suscité seulement des hommes d'administration et de courage, il a choisi des saints !

Quels pieux pontifes, quelles femmes héroïques, quels prêtres zélés environnent notre berceau ! Un jour viendra, j'en ai la douce confiance, où l'Église glorifiera leur mémoire, et de ses mains divines placera au front de plusieurs l'immortelle auréole des bienheureux. Qui de nous ne s'est senti pénétré d'une admiration profonde en étudiant leur vie intime, en lisant leurs écrits, en songeant à leurs travaux et à leurs souffrances ?

Je viens dérouler devant vos regards une page de leur histoire, vous rappeler la charité qui embrasait leurs âmes, et les œuvres qu'ils accomplirent en faveur de la misère et de la pauvreté.

C'était pendant ce grand siècle, dont, il y a un instant, je vous décrivais les splendeurs. Depuis peu d'années encore le drapeau fleurdelisé flottait sur les hauteurs de Québec : la modeste bourgade était pleine d'espérances. A la suite des fils de saint François, les intrépides disciples de Loyola déployaient, au milieu des tribus sauvages, leur zèle d'apôtres, et les récits de leurs missions produisaient au sein de la société française un enthousiasme difficile à décrire. Les regards et les cœurs se tournaient vers ces plages lointaines, et, du fond de leurs cloîtres, les épouses du Christ aspiraient à venir y travailler à la cause de la foi et de la charité.

Le père Lejeune s'adressant à la générosité des riches : " Hélas ! disait-il, si les superfluités de quelques dames de France s'employaient à cette œuvre si sainte, quelle grande bénédiction feraient-elles fondre sur leur famille ! Quelle gloire en la face des anges, d'avoir recueilli le sang du Fils de Dieu pour l'appliquer à ces pauvres infidèles ! "

Ces paroles ne restent pas sans écho.

La duchesse d'Aiguillon croit y voir une invitation du ciel et s'empresse d'y répondre. Portant un nom illustre, et nièce du cardinal de Richelieu, elle aurait pu briller à la cour, mais elle préférerait se vouer aux œuvres de miséricorde, et seconder dans ses entreprises charitables saint Vincent de Paul, le père de son âme. Déjà, la Chine lui rendait grâce des ministres de l'Évangile qui lui avaient été envoyés ; les églises naissantes de ces contrées infidèles la proclamaient leur bienfaitrice, et Marseille lui devait un hôpital pour les forçats. Maintenant elle veut doter la Nouvelle-France d'un Hôtel-Dieu, et s'adresse aux sœurs hospitalières de Dieppe pour la réalisation de son dessein. Comment peindre le bonheur et l'empressement qui accueillent sa demande ? Il n'est pas une de ces religieuses qui ne vienne spontanément s'offrir ; toutes sollicitent avec larmes la faveur de se sacrifier pour une œuvre si belle, ⁽¹⁾ et celles qui sont choisies se regardent comme les privilégiées de la

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France* t. I, p. 320, éd. in-12.

Providence. Elles disent donc adieu à leur terre natale, à leur monastère, à leurs sœurs qu'elles ne reverront plus, et s'élancent à travers l'océan, vierges intrépides, pour venir dans un pays encore sauvage se consacrer au soulagement des infirmités humaines.

Pourrais-je passer sous silence les noms de ces premiers anges visibles de la charité au Canada ? C'étaient la mère Saint-Ignace, la mère Saint-Bernard, la mère Saint-Bonaventure. Au moment de leur départ, que leur disait leur pieuse protectrice ? Recueillons, messieurs, avec un religieux respect, ces paroles sublimes qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or dans les annales de notre Église : " Je veux vous dire le dessein que j'ai en faisant cette fondation à Québec : c'est de dédier cet Hôpital au sang du Fils de Dieu répandu pour faire miséricorde à tous les hommes, et pour lui demander qu'il l'applique sur nos âmes et sur celles de ce pauvre peuple barbare. Je vous fais part de mes intentions, afin que vous les offriez à Notre-Seigneur, et qu'allant faire la fondation, vous la lui dédiiez ainsi ; et que vous fassiez mettre sur la porte : *Hôpital dédié au sang du Fils de Dieu répandu pour faire miséricorde à tous les hommes.*" [1]

Madame d'Aiguillon accompagne donc d'esprit et

(1) Elle ajoutait : " Si l'on ne trouve pas à propos que cette inscription soit sur la porte, je désire que toutes les religieuses sachent que c'est mon intention dans la fondation, et qu'elles s'emploient au service des pauvres aussi avec cette intention."

de cœur ces zélées hospitalières. Désormais elle aura au milieu d'elles ses plus chères affections, et tous les ans, se fera un devoir sacré de leur envoyer d'abondantes aumônes. Quant aux Filles de Saint Augustin, elles commencent dans l'humilité leur carrière de bienfaisance. Aucun obstacle ne peut ébranler leur courage. Elles voient bientôt leur famille s'accroître, et jettent les fondements d'une communauté dont deux cents ans n'affaibliront ni la piété ardente, ni l'esprit de pénitence, ni la tendresse maternelle pour les malades qui viendront solliciter leurs soins.

La duchesse d'Aiguillon et toute les âmes apostoliques de France se réjouissent; le grand Vincent de Paul lui-même se tourne avec amour vers notre humble coin de terre, pour encourager et bénir ces vierges qu'il vénère, et proclame l'œuvre à laquelle elle se sont consacrées l'une des plus grandes qui se soient accomplies dans l'Eglise depuis quinze cents ans.

Pendant que les Hospitalières veillent au chevet des malades et des blessés, quels exemples de dévouement ne donnent pas dans l'humble asile où elles se sont réfugiées ces autres servantes de Dieu, nos premières Ursulines, les mères et les institutrices des enfants de nos bois !

Parmi elles, on voyait madame de la Peltrie, qui, pour suivre les secrètes inspirations du ciel et les conseils de l'homme incomparable dont j'ai déjà prononcé le nom tant de fois, saint Vincent de Paul,

avait renoncé aux plus brillants avantages du monde. Elle, descendante d'une noble famille de Normandie, cultivait ici la terre de ses mains, et se dépouillait de sa garde-robe pour vêtir les filles pauvres. Comme elle aimait ses chères néophytes! " Mon principal exercice, écrivait-elle, c'est de les peigner, laver et habiller; je ne suis pas capable de chose plus grande. Encore, suis-je trop heureuse de leur pouvoir rendre ces petits services."

Et que dirai-je de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation! En France elle avait laissé plus que des amies, plus que des sœurs, elle avait laissé un fils tendrement chéri. Bossuet la citait dans ses ouvrages en la proclamant la Thérèse du Nouveau-Monde, et, certes, le grand théologien ne se trompait pas.

Dans un moment d'inspiration divine, Marie de l'Incarnation avait écrit sur la Trinité des pages dignes des plus grands docteurs de l'Eglise. L'amour divin lui avait même dévoilé plusieurs des augustes mystères qui ne devaient être révélés à la pieuse vierge de Paray-le-Monial que cinquante ans plus tard; et parfois, dans les transports de son âme, elle entonnait des cantiques enflammés qui rappelaient les séraphiques accents du patriarche d'Assise.

Cependant, descendue de ces régions célestes, elle mettait ses délices à faire la classe aux enfants et à secourir les pauvres. Vivant avec ses sœurs dans une chambre de seize pieds carrés qui servait à la fois de chœur, de cellule et de parloir, elle se disait heureuse. Cette habitation, elle l'appelait son *Louvre*,

et ne l'aurait pas échangé contre le plus brillant palais.

Lorsque la détresse se fait sentir, lorsqu'une épidémie vient fondre sur Québec, le modeste réduit se transforme en hôpital. Les enfants d'Ursule se font alors avec joie sœurs de charité, et s'imposent des privations de toutes sortes pour secourir les victimes du fléau. La charité du reste inspire tous les actes de leur vie, et, pour nous en convaincre, il suffit de lire ces paroles qu'écrivait la Mère de l'Incarnation : " Sans parler des femmes et des filles sauvages qui ont permission d'entrer, les hommes nous visitent au parloir, où nous tâchons de leur faire la même charité qu'à leurs femmes ; et ce nous est une consolation bien sensible de nous ôter le pain de la bouche, pour le donner à ces pauvres gens."

Ces sentiments admirables, Marie de l'Incarnation les conservera pendant toute sa longue et laborieuse carrière, et sur son lit de mort, à ses sœurs attristées qui lui demanderont une part de ses mérites, elle répondra le sourire sur les lèvres : " Je n'ai plus rien à moi, j'ai tout donné aux sauvages ! "

A soixante lieues de Québec, Ville-Marie prend naissance, et le premier Hôtel-Dieu s'élève en même temps que la première chapelle. Une autre jeune héroïne est alors suscitée du ciel : c'est mademoiselle Mance. Pendant dix-sept années, on la voit se livrer avec un zèle infatigable aux soins des pauvres malades. Puis elle retourne en France pour y chercher

du secours, et revient bientôt dans sa nouvelle et chère patrie; quelques Hospitalières de la Flèche l'accompagnent, et toutes sont au comble du bonheur de pouvoir exercer leur vocation sainte sur une terre consacrée par la piété des premiers colons à la céleste consolatrice des malheureux.

Elles aussi trouvent dans une noble dame de France un ange protecteur : je veux parler de madame de Bullion. Cette femme charitable seconde mademoiselle Mance dans tous ses généreux projets, et donne, pour la fondation et le soutien de l'hôpital de Montréal, près de soixante mille écus, à la condition expresse cependant que ses aumônes demeurent secrètes, et n'aient qu'un petit nombre d'âmes d'élite et Dieu pour témoins. Ses vœux sont exaucés. Jamais, en effet, son nom ne figure dans les actes relatifs à l'emploi de ses dons, et, pendant toute sa vie, elle n'est désignée que sous le beau nom de *bienfaitrice inconnue*. ⁽¹⁾

La reconnaissance et la justice exigent que je mentionne aussi les dignes fils de M. Olier. De quelles grandes œuvres, messieurs, ne leur sommes-nous pas redevables ? Ministres zélés de l'Évangile, pères des pauvres et des enfants délaissés, ils se montrent, dès le début, comme se montreront leurs successeurs, à la tête de toutes les entreprises inspirées par la charité. Aux indigents ils donnent la subsistance cor-

(1) V. l'abbé Faillon, *Vie de Mademoiselle Mance*, t I, p. 34.

porielle, à ceux qui souffrent les consolations de leur ministère ; ils instruisent la jeunesse, favorisent le développement des communautés religieuses, et fournissent à l'Église les prêtres dont elle a besoin.

Messieurs, autre spectacle digne de notre admiration la plus sincère ! Marguerite Bourgeoys se fait l'institutrice des petites filles sauvages, et donne ses premières leçons dans une étable. Mais ces travaux ne suffisent pas à l'ardeur de son zèle, elle s'applique à venir en aide à tous les malheureux. Voyez-là en effet visiter les malades, raccommoier de ses mains les habits des pauvres, ensevelir les morts. Donner sans cesse, donner tout ce qu'elle possède semble sa maxime ; elle y demeure fidèle. Souffrir lui est une joie lorsqu'il s'agit de secourir son prochain. Que fait-elle lorsqu'un soldat vient au milieu de l'hiver solliciter sa charité, en lui disant qu'il meurt de froid et qu'il n'a rien pour reposer ses membres ? Sans hésiter, elle se dépouille, pour lui, de ses couvertures et de son matelas, et couche elle-même sur la terre nue, tout le reste de cette rigoureuse saison.

A ses sœurs, que de fois ne recommande-t-elle pas l'amour des membres souffrants du Christ ! Les pauvres sont des amis que sa foi vénère. Que ne ferait-elle pas pour leur procurer le bonheur et le salut ? Elle irait au loin chercher sur ses épaules une fille qui, n'ayant pas même de quoi se vêtir, serait véritablement appelée à la vie du cloître. ⁽¹⁾ Après cela,

(1) Ce sont ses propres paroles.

je ne m'étonne pas que l'Eglise, pour reconnaître une si haute vertu, ait décerné à Marguerite Bourgeoys, comme à Marie de l'Incarnation, le glorieux titre de *Vénérable*.

Mais je n'ai encore rien dit de l'homme éminemment apostolique qui fut le premier évêque de la Nouvelle-France. On le connaît trop peu ; mais lisez attentivement, messieurs, le récit de ses travaux et de ses mortifications inouïes, prêtez l'oreille aux témoignages que ses plus illustres contemporains rendaient à sa piété ardente et à sa charité sans bornes, et vous n'hésitez pas à le placer parmi les plus grands et les plus saints pontifes de l'Eglise. Issu d'une famille "qui avait mêlé son sang à celui de tous les souverains de l'Europe," ⁽¹⁾ monseigneur de Laval avait abandonné le monde, qui lui promettait un avenir de gloire, et, pendant quatre années, retiré dans un *ermitage* de Caen, ⁽²⁾ il s'était fait le dévoué serviteur des pauvres. Sacré évêque, envoyé par Rome vers la Nouvelle-France pour en être le premier pasteur, il donne au milieu même de l'Océan des preuves éclatantes d'une charité qui ne se démentira jamais. Oubliant en effet sa dignité, il prodigue aux matelots et aux malades les soins d'un frère infirmier. Ici, rien ne pourra le faire fléchir quand il s'agira de défendre des droits sacrés ; mais lui, qui résistera avec une si noble fermeté aux prétentions des gouverneurs, s'age-

(1) L'abbé de Latour, *Mémoires sur la vie de M. de Laval*, préface, p. IV.

(2) Auprès de M. de Bernières.

nouillera-devant des pauvres. Au cœur de l'hiver, rencontrant un jeune enfant pieds nus, malpropre et couvert de haillons, il le recueille l'âme émue de pitié, l'emmène dans sa chambre, le lave de ses mains, l'habille, et lui baise ensuite les pieds avec tendresse et avec foi.

S'agit-il de dépenser quelques sous pour lui-même, il discute pendant une heure, mais aux indigents il donne sur-le-champ des sommes abondantes sans jamais compter. Dans ses courses pastorales, c'est un autre François-Xavier ; de grand cœur il sacrifierait sa vie pour sauver la dernière brebis de son troupeau. Lorsque les épidémies fondent sur Québec, il accomplit des prodiges de charité qui le font surnommer par la Mère de l'Incarnation un autre Thomas de Villeneuve. Visiter les malades, les encourager, faire leurs lits et baiser leurs plaies, voilà ses délices ! Il est vraiment l'ange consolateur des hôpitaux ; et un jour que les hôpitaux se trouvent trop étroits, que fait-il ? Il songe à un autre Hôtel-Dieu, et ouvrant sa cathédrale, y réfugie ses chers malades auprès du Christ caché sous les hosties !

Puis à la fin de sa longue carrière, devenu indigent lui-même, et incapable de faire l'aumône, on l'entend prononcer avec tristesse cette parole sublime : " Je ne pourrai pas vivre longtemps, parce que je ne peux plus secourir mes pauvres ! "

Et en effet, six mois après, monseigneur de Laval était mort.

Monseigneur de Saint-Vallier, qui lui avait succédé,

semblait avoir hérité de sa charité en héritant de ses pouvoirs.

Il fonde à Québec un nouvel hôpital; lui dédie ses revenus, en fait son palais épiscopal, et y remplit même pendant plusieurs années les fonctions d'aumônier. Que dis-je ? Il n'est peut-être pas une sœur hospitalière qui porte plus loin que lui l'amour des pauvres malades. Combien d'heures ne passe-t-il pas chaque jour à leur chevet ! Il les plaint, les encourage, les accommode dans leur lit, essuie leur sueurs, leur rend les services les plus rebutants, et les aide à bien mourir !

Des fièvres contagieuses éclatent-t-elles, le prélat, au lieu de craindre et de se prémunir contre la maladie, redouble de dévouement. On a beau le supplier de se ménager et de ne pas exposer sa vie ; on a beau lui représenter que de si humbles offices ne conviennent pas à un évêque, voici son admirable réponse : " Je ne crains pas d'avilir mon sacerdoce en exerçant la charité tant recommandée par Celui qui a adopté les pauvres pour ses membres ; quant à ma santé, il y a longtemps que je l'ai sacrifiée pour mon troupeau ! "

" Non, dit son panégyriste, le père de la Chasse, ni les palais des rois, ni leurs appartements superbes, ni leurs jardins délicieux, n'eurent jamais pour lui les mêmes charmes qu'il trouvait ici en visitant les salles de ses pauvres..... parce qu'il les regarda toujours avec les yeux de la foi. Jamais en faisant les fonctions d'aumônier de son prince, il n'avait senti le même goût, le même agrément, la même satisfaction

intérieure qu'il trouvait ici à servir de chapelain à ses pauvres. Il s'estimait bien plus heureux et plus honoré de les desservir, de leur dire la messe, dans son hôpital, comme le plus simple prêtre..... que, lorsqu'à la tête de son clergé vénérable, en qualité d'évêque, il officiait pontificalement dans la cathédrale de son diocèse, avec cet air de noblesse et de dignité que nous lui avons connu." (1)

Et après une vie si bien remplie et si féconde, voulez-vous savoir le testament de monseigneur de Saint-Vallier aux vierges dévouées qui doivent perpétuer son œuvre ? L'histoire ecclésiastique tout entière ne nous fournit guère de plus belle parole, ni de plus héroïque sentiment : " Mes filles, dit-il, oubliez-moi après ma mort, mais n'oubliez pas mes pauvres.. "

Ah ! vertueux pontife, je ne vous quitterai pas sans vous adresser les éloquents protestations qui retentirent sur votre cerceuil, dans la chapelle même de cet hôpital dont vous étiez le père : " Vos enfants se souviendront toujours, et de vous, et de vos pauvres... De vous, parce que vous vous êtes souvenu d'elles, parce que vous avez pensé à elles, parce que vous avez tout fait pour elles ; de *vos pauvres*, parce qu'ils sont *vos pauvres*, et que tout ce qui vous aura appartenu, ne pourra jamais leur être indifférent.

(1) Voir le magnifique ouvrage sur Mgr de Saint-Vallier et l'Hôpital-Général de Québec, p. 243 et 245. Ce volume, paru récemment, devrait se trouver dans la bibliothèque de toutes nos familles canadiennes.

D'ailleurs... si l'on pouvait jamais oublier, dans cet Hôpital-Général, tant de marques sensibles de vos grâces et de vos bienfaits, toutes les pierres de ce vaste édifice ne se lèveraient-elles pas pour parler, et ne seraient-elles pas toutes comme autant de bouches qui, en publiant hautement vos dons... reprocheraient à tous les cœurs ingrats leur peu de reconnaissance et leur insensibilité? ”(1)

Voilà, messieurs, quelques-unes des gloires de notre berceau! Désormais, le Canada n'oubliera pas ces grandes leçons et ces magnanimes exemples, et, grâce aux encouragements de ses évêques, à la générosité des familles et au dévouement de ses enfants, il verra se multiplier, dans les villes et les campagnes, des asiles pour toutes les souffrances et toutes les infirmités.

Je ne puis parcourir toutes les phases de notre histoire, mais il ne serait pas juste de ne point proposer en ce moment à votre admiration la fondatrice de nos Sœurs Grises, madame d'Youville, cette Canadienne à qui Varennes se glorifie d'avoir donné naissance.

Pendant longtemps elle travailla comme la dernière des servantes, afin de gagner la nourriture des pauvres, puis, s'adjoignant quelques pieuses amies, elle s'engagea pour jamais avec elles à secourir les infirmes, les indigents et les vieillards. Les enfants aban-

(1) *Mgr de Saint-Vallier, etc.*, p. 279.

donnés étaient aussi l'objet de sa sollicitude et de sa compassion. Un jour d'hiver, elle aperçoit sur un étang gelé le corps d'un nouveau-né qu'on avait eu la barbarie d'y jeter. L'innocente victime avait encore dans la gorge le poignard qui l'avait fait mourir, et ses petites mains levées sur la glace semblaient demander justice d'un si horrible forfait. ⁽¹⁾ A cette vue, madame d'Youville fond en larmes, et s'écrie, le cœur navré de douleur : " Pauvres petites créatures ! c'est ainsi qu'on les abandonne et qu'on leur enlève la vie ! Eh bien, je serai moi-même leur mère ! "

Elle tint parole. Sa communauté, depuis qu'elle est fondée à Montréal, a recueilli de partout plus de trente mille enfants, et si, naguère, vous aviez visité dans cette maison le grand dortoir si bien nommé par la charité une *crèche*, en souvenir du mystère de Bethléem, une sœur vous y aurait dit que près de dix-huit mille lui étaient passés par les mains. Cette mère selon la grâce de tant d'orphelins, cette insigne bienfaitrice, qui vécut ignorée du monde, vient d'aller recevoir au ciel le prix de ses labours et de ses vertus.

Nous gardons avec reconnaissance, messieurs, le souvenir du dévouement dont les généreuses filles de madame d'Youville nous offrirent le spectacle en des jours de calamité publique. C'était en 1847. Des milliers d'immigrants irlandais, en abordant sur nos rivages, virent une fièvre des plus contagieuses écla-

(1) V. L'abbé Faillon, *Vie de Madame d'Youville*, p. 186.

ter parmi eux. A la Grosse-Ile, à l'hôpital de la marine de Québec, ces infortunés se comptaient par centaines. Notre clergé, vous le savez, vola à leur secours ; vingt-cinq prêtres furent atteints de la maladie, et cinq eurent même la gloire de succomber au milieu de leurs travaux apostoliques.

A Montréal, l'épidémie ne sévissait pas avec moins de fureur. Les abris où étaient déposées les familles immigrantes ressemblaient à de vastes tombeaux ; on n'entendait partout que des gémissements et des plaintes, la mort faisait chaque jour de nombreuses victimes. Les Sœurs Grises accourent alors aux ambulances, soignant les pestiférés jour et nuit, jusqu'à l'épuisement total de leurs forces, et bientôt l'ange du Seigneur écrit les noms de sept d'entre elles dans le livre des martyrs de la charité. (1) " Montréal n'oubliera jamais, dit un écrivain de ce temps, le touchant spectacle offert par ces âmes généreuses qu'on voyait chaque jour traverser nos rues pour voler au martyre, avec plus de véritable joie que le monde n'en vit ja-

(1) On peut voir dans l'église de Bon-Secours, à Montréal, une toile remarquable due au pinceau de M. Théophile Hamel, représentant les scènes navrantes de l'épidémie de 1847. Les Sœurs Grises y figurent au premier plan.

Les Religieuses de l'Hôtel-Dieu et celles de la Providence se portèrent aussi avec un zèle admirable au soin des malades et des mourants. Ces deux communautés eurent chacune trois sœurs qui succombèrent dans l'exercice de leur dévouement. Mgr Bourget donnait l'exemple, et visitait les ambulances à la tête de ses prêtres.

mais dans ses partisans pour aller à ses fêtes ou courir à ses spectacles.” (1)

C'est en faveur des filles de madame d'Youville que j'ai parlé ce soir. Depuis longtemps, messieurs, vous les voyez à l'œuvre parmi vous : faire leur éloge me semblerait superflu. Je dirai seulement que, non contentes de secourir le malheur, elles enseignent aux orphelins mêmes dont elles prennent soin la pratique d'une tendre charité. Je n'en citerai qu'un exemple encore présent à votre mémoire.

Au lendemain de l'incendie qui détruisit une partie si considérable du beau faubourg Saint-Jean, et plongea tant de familles dans le deuil, toute notre population s'émut, nos hommes d'Etat votèrent avec empressement des subsides, la France fit entendre de sympathiques paroles et nous ouvrit généreusement ses trésors. Mais quels étaient donc ces jeunes enfants qui, au milieu des ruines fumantes, venaient secourir de pauvres gens sans asile? C'étaient des orphelins et des orphelines des Glacis : (2) ils voulaient partager avec leurs bienfaiteurs de la veille le pain qu'ils en avaient reçu !

Messieurs, il est temps de conclure cet entretien, ou plutôt ce long traité de la charité chrétienne.

Notre patrie grandira, et ce n'est ni orgueil, ni pré-

(1) *Les Servantes de Dieu en Canada*. 1853, p. 138.

(2) Nom de l'endroit où est situé l'hospice des Sœurs de la Charité.

somption, il me semble, que de lui prédire un avenir brillant. Mais lorsqu'elle sera sillonnée en tous sens par les chemins de fer, lorsque la colonisation aura reculé les limites de nos diocèses, lorsque les capitaux de la France auront produit leurs effets bienfaisants, lorsque le commerce et l'industrie auront atteint le plus haut degré de prospérité, alors encore se vérifiera la parole que dix-neuf siècles n'ont jamais prise en défaut : il y aura toujours des pauvres parmi nous.

Je l'ai dit, et je le répète avec bonheur : les pauvres sont en honneur, les malheureux sont aimés et secourus au milieu de nos populations chrétiennes. Que d'institutions, que d'œuvres magnifiques la charité n'a-t-elle pas fait éclore en leur faveur dans ces dernières années ? N'est-ce pas par milliers que nous comptons les vierges dévouées qui leur consacrent leurs travaux et leur vie ? Outre nos Sœurs Grises et nos Hospitalières, dont j'ai parlé, nous avons leurs dignes émules, les Sœurs de la Providence, les Sœurs de la Miséricorde, les Sœurs du Bon-Pasteur. Dans le monde, il nous est doux de contempler les Conférences bénies de Saint-Vincent-de-Paul, et ces nombreuses sociétés de dames charitables si bien connues des indigents et des orphelins.

Nous possédons des hospices pour les vieillards, des hôpitaux pour les malades et les incurables, des salles d'asile, des maisons pour les sourds-muets et les aveugles, des *crèches* pour les petits enfants abandonnés dès leur naissance, des refuges pour la faiblesse et le repentir : voilà, messieurs, nos plus splen-

dides monuments nationaux ! Dieu seul connaît le bien qui s'y opère dans l'abnégation et le sacrifice. .

Favorisons donc toujours ces grandes œuvres de bienfaisance chrétienne ; n'oublions ni les préceptes ni les exemples de nos pères ; continuons nos nobles traditions de famille ; ne nous laissons pas de soulager les pauvres, et qu'à notre charité, l'étranger reconnaisse toujours en nous les fidèles enfants de l'Eglise et de la France.

L'ABBÉ BRUCHÉSI.



A V I S .

Nous prions les personnes qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement aux "Nouvelles Soirées Canadiennes," de vouloir bien nous faire tenir ce montant sous le plus court délai possible.

Nos abonnés ne devront envoyer d'argent, par la poste, que par lettre enregistrée.

LOUIS-H. TACHÉ,
ADMINISTRATEUR,
Québec.

NOUVELLES SOIREES CANADIENNES

COMITÉ DES COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	JOS. TASSÉ,
J. C. TACHÉ,	L'ABBÉ J. C. K. LAFLAMME,
L'HON. A. B. ROUTHIER,	L'ABBÉ BRUCHÉSI,
ERNEST GAGNON,	A. N. MONTPETIT,
ARTHUR DANSEUREAU,	L. P. LEMAY,
HECTOR FABRE,	E. GÉRIN,
OSCAR DUNN,	A. GÉLINAS,
N. FAUCHER DE ST-MAURICE,	ALPH. LUSIGNAN,
LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE,	T. P. BÉDARD,
BENJAMIN SULTE,	PHILÉAS HUOT,
ARTHUR BUIES,	J. A. CHAGNON,
ALFRED GARNEAU,	EUD. EVAMTUREL,
JOS. MARMETTE,	J.-B. CACUETTE,
NAPOLEON LEGENDRE,	THOS CHAPAIS,
M. J. A. POISSON,	J. E. PRINCE,
A. ACHINTRE,	JAS. PRENDERGAST.

